

XYZ. La revue de la nouvelle

La course folle des spermatozoïdes

Dominique Lavallée



Numéro 61, printemps 2000

Nouvelles d'une page

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4253ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavallée, D. (2000). La course folle des spermatozoïdes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (61), 75–80.

La course folle des spermatozoïdes

Dominique Lavallée

Je suis un spermatozoïde. Depuis que je suis en âge de procréer, je cours après l'ovule, le travail. Je ne suis pas seul, je suis terriblement commun, vachement blanc. Un parmi tant d'autres avec la même idée fixe, la même obstination : féconder l'ovule, faire germer le grain de la réussite sociale. Je cours, je sprinte, mais je sens toujours le souffle des autres, entraînés, olympiens, dans mon cou frêle.

J'ai trente ans et je m'appelle Manche-de-pelle. Mon identité n'a pas d'importance. Je n'ai pas d'emploi. Je ne suis personne. Je n'ai que des dettes d'études qui m'ont juré de m'empêcher de vivre pendant les quinze prochaines années. Je « victimise » et j'endure. Je ne revendique rien. Je crois bien que tout ce qui devait être revendiqué l'a déjà été.

Je n'ai peut-être pas d'emploi, mais j'ai un petit travail. Parce qu'il paraît qu'il y a une nuance entre les deux ! C'est un journaliste barbu d'un quotidien reconnu, employé permanent et syndiqué — protection tapissée mur à mur — qui l'a affirmé. Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre d'après vous ?

Je fais souvent des cauchemars. Une immense araignée menaçante s'avance vers moi. De son seul regard, elle me crucifie à sa toile. Je reste ainsi paralysé ; même mes yeux restent ouverts, mais mes orbites ne peuvent se déplacer. Seule ma conscience demeure éveillée. C'est un supplice atroce et qui semble durer une éternité. Je me réveille, secoué. Chaque fois, je suis tenté par une faillite personnelle pour échapper à l'angoisse de ces mauvais rêves.

Je ne travaille pas dans mon domaine. Je travaille dans un monde parallèle et je voyage sans frais tout le jour. Je travaille au Club Vidéo l'Aventure au salaire minimum, et à temps partiel, s'il vous plaît !

Depuis que je me cherche un EMPLOI, j'ai eu le temps de me demander pourquoi on devait travailler. Il ne fallait pas que je me

pose ce genre de question. Maintenant, je ne vois plus de raison de travailler. À force d'attendre ce qui ne vient pas, je n'ai plus la force d'affronter le monde et d'encaisser ses règles. S'il a pu se passer de moi si longtemps, je peux bien me passer de lui aussi ! Vous croyez que j'exagère ? Que je dramatiser ? Accompagnez-moi une journée seulement, et vous verrez !



Ce matin, j'ai les idées noires, je me sers un autre café noir. Je transporte ma tasse qui déborde et laisse derrière moi une trace sur le plancher, jusqu'à la salle de bain. En me rasant, je regarde dans la glace cette grosse patate grasse et molle au regard en chômage et je refuse de croire que c'est de moi qu'il s'agit. Je vois mon front que j'aimerais plus volontaire. Mais, quand même ! Ce doit être parce que je ne parle pas assez bien l'anglais qu'ils ne retiennent pas ma candidature ! Il manque toujours un petit quelque chose à un petit spermatozoïde complexé. *I would like to talk to Mister Skobidoo please ; it's for a job.*

À la hâte, je cherche dans mon fouillis quelque chose de propre à porter. Heureusement, le club vidéo n'est qu'au coin de la rue. Mais qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ? Remuez-vous un peu, je vais être en retard !

— Bonjour M. Aucoin ! Et je pense : « Bonjour petit chef ! »

— Bonjour Éric. Mais j'entends : « Bonjour petit spermatozoïde. » Peux-tu venir dans mon bureau une minute ?

— Oui, je peux faire ça pour toi.

Je suis toujours amer et sarcastique. Je me demande bien pourquoi.

— Éric, je vais être franc avec toi : je ne peux plus te garder. Tu sais le chiffre d'affaires baisse, la concurrence, tu comprends...

Déjà, je n'écoute plus le petit chef. Je vois entrer une superbe fille. Je me vautre dans la douceur de cette apparition. En passant près de nous, la gazelle décroche un merveilleux sourire à M. Aucoin, lui faisant sentir astucieusement qu'il est le patron.

Puis, la réalité me surprend aussi soudainement qu'un *airbag* s'ouvrant lors de l'impact. Je comprends maintenant. La concurrence est tellement féroce qu'il a préféré embaucher une belle fille. Belles filles sexy qui servent les déjeuners, qui coiffent les cheveux, qui lavent les autos... Je serre les dents. Dans ce marché, elles sont bien plus avantagées que moi et appartiennent à une espèce privilégiée dont je suis exclu! Comme je ne suis personne, elle passe près de moi sans même me voir. Mon petit pois d'ego de mâle vient de se faire écrabouiller sur le plancher. Pouêt!

Bon, ça ne sert à rien de s'éterniser ici, partons. Vous me regardez et vous vous dites: « Il va craquer. » Non, on m'a déjà dit que quand on atteint vraiment le fond, on ne peut faire autrement que de remonter. J'imagine qu'il est profond ce fond. Vous venez? Je ne vous tiendrai pas la porte toute la journée! On retourne chez moi.



De retour dans ma cuisine en vrai formica d'époque, je parcours de nouveau le journal. Je le sais, c'est impoli de lire devant les gens. À la première page de la section « Carrières et professions » une annonce me saute au visage comme la chose dans les films *Alien I, III et IV*. Un encadré gras à l'intérieur duquel apparaît le titre du poste recherché et, en dessous, mon nom: ÉRIC FRANCŒUR. Je relis l'annonce. Non, je ne me suis pas trompé, c'est bien mon nom! C'est écrit plus exactement: « ÉRIC FRANCŒUR est invité à faire partie de notre équipe dès le 2 octobre prochain. » Je souris et vous aussi, je le vois bien. Vous avez raison. Ce doit être une mauvaise farce, un ami qui aura voulu se foutre de ma gueule. Je suis intrigué tout de même, et je veux en avoir le cœur net. Je compose le numéro indiqué. Je me présente en me référant à l'annonce. Une voix féminine me répond respectueusement:

— Un moment, s'il vous plaît.

On me met *subito presto* en communication avec le P.-D.G. en personne!

— Monsieur Francœur ?

— Monsieur, euh...

— Appelez-moi Georges.

— Très bien, Georges.

— Alors, vous avez vu notre annonce ?

— Oui.

— Qu'en pensez-vous ?

Qu'est-ce que je devrais lui répondre, selon vous ? C'est absurde. J'ai envie de lui crier des tas d'injures ! Non, ce n'est pas Georges, il n'est pas P.-D.G. et il ne m'offre pas un emploi. Je ne suis personne. Devant votre mine qui me donne l'impression qu'on vous a retiré votre pantalon au beau milieu d'une foule, je ne peux que douter. Je vérifie à tout hasard, au cas où.

— Comment avez-vous eu mon nom dans votre banque de candidats ? Je n'ai jamais postulé d'emploi chez vous...

— Votre C.V. circule, vous savez. Des gens de votre calibre, ça ne court pas les rues !

— Vraiment ?

Les yeux écarquillés, complètement incrédule, je sens monter en moi, malgré une impression de ridicule, la sensation euphorisante d'être enfin un être palpable et peut-être même apprécié. Je plane.

— Alors, jeune homme, votre réponse ?

— Bien oui, c'est oui, je veux bien vous rencontrer.

— C'est bien. Alors à jeudi, 16 h.

— À jeudi.

Est-ce le début d'un temps nouveau ?

Avant de refermer le journal, j'aimerais vérifier la loterie, si cela ne vous dérange pas trop. On ne sait jamais. Un instant, je vous prie, je vais chercher mon billet. Alors voyons voir, je vérifie, je

Excusez-moi. J'ai effacé exprès ce bout de mon histoire, parce que je ne voulais pas que vous aperceviez mon expression au moment où j'ai rapproché les numéros gagnants des miens, et que j'ai vérifié, une fois, puis deux, puis trois. Ah ! et puis merde j'ai

gagné ! J'ai gagné UN MILLION DE DOLLARS ! C'est trop, je vais craquer. Je ne suis pas habitué aux bonnes nouvelles, alors, imaginez les très bonnes nouvelles ! Allons dehors marcher, respirer. Wo ! Stop ! Que vais-je faire de ce billet ? Je ne peux le laisser à l'appart. Il vaut UN MILLION ! Je panique complètement.

Je prends la décision de dissimuler le billet dans la poche de mon veston. Je dévale les marches et ravale mon mal de cœur. J'arrive enfin dehors. Je respire un bon coup. Je n'y crois pas ! Mon professeur de maths avait pourtant dit que la possibilité de gagner le million était aussi mince que de recevoir sur la tête un suicidaire qui se lance d'un pont. J'ai suffisamment reçu de merde sur la tête, ça doit compter pour un suicidé ! Je souris, je suis gai. Hé ! Pas au sens où vous pensez ! Mais tout à coup, la panique me reprend. Je me mets à faire de l'hyperventilation. Et si je mourais maintenant ? Et si le destin s'était trompé ? Je me méfie, c'est louche. Très louche. Vous êtes là devant moi ayant l'air de dire : « Crois-y donc ! Tu as gagné ! Tu le mérites ! » et un tas d'autres conneries. Mais vous ne savez pas ce que j'ai vécu en fait d'angoisses pour me dire tout ça ! Je suis révolté alors que je devrais me réjouir. J'ai les émotions sens dessus dessous. J'en ai assez de l'« effet bolo ». L'effet bolo, vous ne connaissez pas ? Ma tête, c'est la palette, l'espoir et le désespoir, la petite boule rouge. Voyez le genre : espérer, être déçu, espérer, être déçu. Je demeure sceptique. Je ne ris plus du tout. La vie s'est déjà trop foutue de ma gueule. Je ne lui ferai pas ce plaisir. Elle n'avait qu'à s'apercevoir que j'étais là avant ! Vous me regardez d'un air déconcerté. Je sors le billet brûlant de mon veston et le lance sur la table. Je dois me calmer. J'ouvre le frigo pour prendre une bière.

Au moment où je me suis retourné, vous étiez disparu. Et le billet n'était plus sur la table !

Sale lecteur de merde !

□

Étendu sur mon lit, je vois au plafond une petite araignée immobile qui semble perdue dans sa toile. L'araignée descend

par un fil jusqu'à la hauteur de mon visage. La réalité froide et acide coupe l'appétit à mon érection du soir. D'un mouvement vif, avec mon pouce et mon index, je l'attrape, je lui arrache la tête et jette ses parties de corps au loin. Mon sourire sadique s'évanouit et les commissures de mes lèvres reprennent sagement leur place vers le bas. Je n'ai sans doute pas décroché d'emploi, je n'ai pas gagné le million, je ne deviendrai jamais personne. Je ne suis qu'un petit spermatozoïde commun, vachement blanc. Je n'ai jamais été rien d'autre.